

8 novembre 2013

Lu *La mystique de la croissance-comment s'en libérer*, de Dominique Méda, paru aux éditions Flammarion, Paris (septembre 2013), 265 pages (format 14x22).

« Est-ce que nos sociétés sont capables de faire tenir ensemble les individus par d'autres moyens que la production et la consommation ? » se demande Dominique Méda à la recherche d' *un autre modèle de développement*. Elle a confectionné comme à l'accoutumée un ouvrage savant au sens où s'y déroule une enquête patiemment menée auprès de toute une série d'auteurs, et où l'argumentation s'appuie sur des textes tant des maîtres de la sociologie et de la philosophie (Bacon, Hegel, Jonas, Beck, etc.) que de spécialistes pointus (Lynn White, Callicot Baird, Joan Martinez Alier, Juliet Schor etc.). Avec une belle construction de 250 pages en trois parties (de 7 chapitres chacune) elle tente de nous faire comprendre la raison de l'addiction de nos sociétés à la croissance, puis de voir comment changer l'objectif du développement, et enfin elle essaie d'imaginer comment on pourrait mettre en œuvre un autre modèle. Sa lecture est passionnante et pleine d'enseignements.

Dominique Méda enseigne la sociologie à Paris Dauphine et elle est titulaire d'une chaire au collège des études mondiales de L'EHESP. Cette agrégée de philosophie, a publié de nombreux ouvrages dont on peut rappeler les titres de deux d'entre eux qui ont certainement été une étape sur l'avancée du savoir qu'elle nous offre aujourd'hui: *Le travail une valeur en voie de disparition ?* et : *Qu'est-ce que la richesse ?*

L'enquête menée ne dissipe pas l'inquiétude générée par la prégnance du mysticisme de la croissance ce qui lui fait lancer un double appel. L'inquiétude s'exprime par la question que j'ai reprise plus haut « Est-ce que nos sociétés sont capables de faire tenir ensemble les individus par d'autres moyens que la production et la consommation ? » (p.243). Il en résulte cet appel à réaliser deux préalables indispensables ; en premier, dépasser les postulats communs à l'ensemble de l'économie, appel donc à une nouvelle épistémologie, à une reconstruction intellectuelle interdisciplinaire pour une science engagée et discutée avec les citoyens. En second, un appel à une redéfinition du progrès, pour laquelle les propositions disponibles telles que celles de Jackson et de Schor qu'elle présente ne lui paraissent pas convaincantes (p.241). Mais la note terminale est cependant optimiste : Dominique Méda souhaite un autre modèle de « civilisation » plutôt que de « développement » qui vise à la « satisfaction des besoins fondamentaux collectivement déterminés ». C'est en rupture avec la financiarisation des économies, avec le caractère d'illimitation du fonctionnement du système capitaliste et avec des croyances les plus communes du monde moderne (p 253). Pour cela il faudrait selon notre auteure, renouer avec des idéaux et des valeurs du monde grec. Une occasion. Mais comment la saisir ???? La question reste en suspens. Serait-ce grâce au convivialisme, dont Dominique Méda est l'une des co-auteurs ? Il faut bien sûr lire l'ouvrage pour en savoir un peu plus !

Son ouvrage enquête sur bien des questions dont quelques-unes ont déjà été visitées par elle-même dans ses précédentes publications et aussi par d'autres auteurs ; ce sont des questions telle que celle du PIB comme index de « développement » et de ses alternatives, étudiées en particulier avec le groupe FAIR dont elle est co-fondatrice. Toutes ses reprises sont bien intéressantes car elles le sont avec mises à jour des dernières discussions. Il y a surtout dans l'ouvrage bien des manières nouvelles de poser ou de reprendre certaines questions, par exemple (chap. 4) *à quoi sert la production ?* L'auteure peut ainsi rappeler que depuis la fin du 19^{ème} siècle la fonction de cohésion sociale remplie par la production et la consommation est bien établie et que s'en éloigner c'est s'engager en terrain aventureux.

Plus loin elle cherche des repères pour justifier le soin et le type de soin que l'on veut apporter à la Nature. Les partisans ou ceux qui croient à la poursuite de la croissance tentent de monter qu'il suffit de veiller à ce que la combinaison des actifs naturels et des actifs de la connaissance permettent de continuer « à fournir les ressources et les services environnementaux qui sont nécessaires à notre bien-être (p.148). Mais tout cela lui paraît illusoire « La seule solution, à court terme, pour des sociétés fondées sur la croissance, c'est de retrouver un peu de celle-ci à tout prix. Ou de reconsidérer radicalement son fonctionnement » (p.152). Si la préférence de Dominique Méda semble bien – pour le long terme- en faveur d'une rupture radicale avec les sociétés fondées sur la croissance (comme annoncé

dans l'introduction p.11), elle reste prudente (prudence réitérée p.187) : « on ne peut en déduire [...] que la croissance ne reviendra pas ».

Quand elle en vient à la mise en œuvre d'un nouveau modèle, elle offre une intéressante interrogation-discussion sur la possibilité de s'inspirer de l'histoire et des processus de l'instauration des règles d'usage du travail humain pour mettre en place et en œuvre des règles d'usage de la Nature. La question centrale lui paraissant de trouver une coalition d'intérêts comparable à celle qui a été porteuse de la question sociale au 19^{ème} siècle. Par la suite quand elle envisage sérieusement le scénario « que ferions-nous demain si la croissance ne revenait pas ? » (p.189) elle devient assez affirmative : il faut (chap. 17) « Planifier la transition vers un monde durable et juste » c'est dire l'exigence d'un pilotage par l'Etat y compris (p.204) pour définir les règles de répartition de la charge et du financement. Il faudra alors prendre des décisions « qui vont à l'encontre des pouvoirs établis » (p.212). La position vis à vis de la Nature est moins tranchée, elle est maintenue à distance (chap. 19). La Nature n'a pas de droits sur nous – nous n'avons pas de devoirs envers elle- mais nous devons prendre soin de la demeure commune aux habitants de la planète ; en quelque sorte c'est de l'intérêt de l'humanité et la posture paraît proche de celle critiquée plus haut (p.148). C'est le seul point où j'ai l'impression d'avoir une objection à formuler: pour moi, nous sommes partie intégrante de la nature et notre différenciation d'avec elle, son extériorisation, ne peut découler d'un raisonnement argumenté ; elle ne peut être qu'une construction idéologique, issue peut-être de l'adhésion à un dogme religieux ou non et commune en Occident, mais non ailleurs comme en Afrique ou au Japon. Ceci n'est peut-être pas anodin, car cette différenciation d'avec la Nature, cette croyance à l'exceptionnalité en essence de l'humanité, pourrait être le principal élément qui fonde la résistance de nos sociétés à quitter la mystification de la croissance et à exploiter sans « état d'âme » la Nature pourvu que d'une manière ou d'une autre on parvienne à continuer à faire croître (à tout jamais ?) notre bien-être.

En tout cas dans des circonstances où la crise (depuis 2008) a éclipsé les intentions de sauver la planète en particulier de réduire les émissions de gaz à effet de serre, et bien que les mauvaises nouvelles amènent à s'interroger : « et si c'était trop tard ? » (p.9) cette extériorité de la nature aide à accepter l'idée que « le progrès technique nous tirera de ce mauvais pas » (Ibid.). Dominique Méda en doute mais ce qu'elle observe tout au long de son ouvrage montre que la rupture avec nos « sociétés fondées sur la croissance », n'est pas engagée. Elle ne voit pas « qui donnera l'impulsion décisive permettant de modifier la trajectoire [...] ? A la « tyrannie bienveillante » (à la Hans Jonas) lui semble préférable « une réelle démocratisation des choix ». Peut-être faut-il un mix des deux, une politique forte (elle en appelle par ailleurs à un pilotage fort de l'Etat, p. 204) et une forte prise de conscience populaire¹. Ce mix est en fait ce à quoi son excellent ouvrage contribue et que je vous invite à dévorer avec appétit si vous voulez comprendre un peu mieux comment nos sociétés pourraient enfin réussir à engager la grande transition.

Marc Humbert, le 8 novembre 2013

¹ C'est à cette prise de conscience populaire que veut contribuer mon petit ouvrage *Vers une civilisation de convivialité*.